

cela il leur fallait traverser la ville révoltée.

L'homme au bâton ne était point où il allait.

Chemin faisant, il paraît quelques coups qui n'étaient point à son adresse et relevait les blessés.

A la tête du Petit-Pont, il y avait une superbe barricade défendue par des étudiants et des ouvriers. Le professeur qui prêchait naguère sur une borne était rentré chez lui, pensant que les coups n'étaient pas des raisonnements.

Il s'était promis à lui-même de revenir après la bataille.

Etudiants et ouvriers entourèrent nos trois hommes. Les blouses des hussards furent relevées.

— Conscrits, dit Joli-Cœur, on en pense peut-être plus long que vous ! On a chargé le Prussien dans les temps au son de la *Marseillaise*, et le drapeau tricolore, ça nous connaît conséquemment... Mais l'uniforme est l'uniforme, et il y a quelque chose qui s'appelle l'honneur du soldat. Laissez-nous passer ou cassez-nous la tête proprement, à votre choix, jeunesse !

Les rangs des insurgés s'ouvrirent, tandis que le chef, un "polytechnique," leur disait :

— Allez, vieilles moustaches ; vous serez des nôtres demain !

Cela ne manqua pas ; et voilà ce qui diminue l'admiration de bien des gens pour l'honneur militaire.

Il est vrai que si le pouvoir s'en va, la patrie reste. Oui, mais bien blessée.

En ce moment, une troupe arrivait le long du quai Saint-Michel ; ceux qui la composaient avaient l'air de vrais bandits. C'était nos convives de la maison des Juifs, dans la rue Pierre-Lescot.

Leur chef s'écria :

— Enfin, le voilà ! Qu'on le prenne et qu'on le fusille !

## LXVI

### Le supplice.

Le geste du chef de bande désignait l'homme au long bâton, qui, de son côté, le regardait fixement. Ils semblaient se connaître. On eût dit que l'homme était resté en dedans de la barricade tout expiré pour attendre le chef de bande.

Cependant les ouvriers et les étudiants commandés par l'élève de l'École polytechnique n'étaient pas gens à commettre ou à laisser commettre un assassinat. Les nouveaux venus ne payaient point de mine, quoique leur officier portât un vieil uniforme de colonel de cavalerie et qu'il fit sonner bien haut son nom : le comte de Savray. On allait le prier de passer au large, quand la barricade fut attaquée de front par la troupe de ligne et de flanc par un détachement de gendarmerie qui descendait du quai de la Courneille. Il y eut un moment de rude confusion ; pen-

dant lequel le colonel comte de Savray et sa bande s'emparèrent de l'homme au bâton.

Celui-ci, du reste, n'opposa aucune résistance.

Il se laissa lier et emporter sur le quai Saint-Michel, qui était complètement désert.

Comme c'est l'histoire du Juif errant que nous racontons, et non point celle de la Révolution de Juillet, nous laisserons la barricade pour suivre Isaac Laquedem, ainsi tombé au pouvoir de ses plus cruels ennemis.

Ozer et ses mirmidons s'arrêtèrent au milieu du quai Saint-Michel, entre une barricade inutile, construite par des commençants trop zélés, et une voiture de laitier renversée. Ils étaient là comme dans une chambre. On ne pouvait les voir que des fenêtres de l'autre bord de la rivière. Mais toutes les fenêtres étaient closes, et l'autre bord avait, bien assez à s'occuper de ses propres affaires.

Aussitôt qu'on fut arrivé en cet endroit favorable, le faux comte de Savray déchargea un grand coup de son sabre sur la tête d'Isaac. Barrabas le terrassa en le traitant de brigand et les trois lévites sacrilèges, Coré, Dathan, Abiron, le foulèrent aux pieds, pendant que le pharisien lui crachait au visage.

Hérodiade était là, pour veiller sur Ozer. Elle portait toujours dans sa poche un flacon d'acide prussique comme objet de toilette.

Hérodiade s'approcha d'Isaac renversé, déboucha son flacon et en versa le contenu tout entier sur la figure du Juif errant, qui lui dit :

— Prenez garde à vos mains !

Quelques gouttes du liquide brûlant tombèrent en effet sur les mains d'Hérodiade, qui se mit à pousser des hurlements de douleur.

Isaac souriait. Le corrosif coulait dans ses yeux et entre ses lèvres. Comme il en restait à ses moustaches, il les lécha, disant :

J'avais soif !

Cinq canons de pistolet, s'appuyèrent à la fois contre son front. Cela ne fit qu'un coup. Les balles tombèrent aplaties comme des pièces de trente sous.

— Etranglons-le ! vociféra Ozer.

Les cordes se rompirent.

— Noyons-le !

On lui attacha au cou un chapelet de pavés. On le fit passer par-dessus le parapet, et on le lança dans la Seine.

Il y avait là un vilain moulin qu'on nommait le Bateau broyeur. Isaac et ses pavés tombèrent sur le tonde et rebondirent dans le fleuve.

La bande s'accrocha le long du parapet pour regarder.

Le corps d'Isaac avait disparu sous l'eau et ne reparaitrait pas. Il y eut un instant d'espoir et déjà Holopherne, qui a le mot pour rire, préparait un calembour

de triomphe, lorsque, du côté du pont Saint-Michel, une vapeur blanche se prit à flotter au fil de la rivière. La vapeur revêtit une forme vague aux rayons du soleil. C'était comme le fantôme d'une fillette...

— Ruthaël ! prononça le faux comte de Savray.

Il fit suivre ce nom d'un juron que nous ne transcrivons pas par bienséance. Cet Ozer est le plus mal embouché des Juifs errants.

En même temps, sous la forme blanche, on distingua le corps d'un nageur qui détachait tranquillement la coupe en se dirigeant vers la rive droite du fleuve. Un long bâton flottait devant lui.

— Fou ! cria Ozer enragé.

Ce fut du bruit et de la fumée.

Le nageur abordait à la rive.

Parlé les fracas de la mousqueterie, l'appel des cloches, les clameurs de guerre et le sourd mugissement du canot, une voix chantait :

La mort ne me peut rier,  
Je m'en aperçois bien !

## LXVII

### Digression en faveur des joueurs de boules.

Quatre talents sont nécessaires pour pratiquer avec éclat le jeu de boules. Il faut savoir tirer, rouler, refendre et pointer. Bien peu de gens réunissent ces quatre facultés. Une seule suffit pour obtenir l'estime de la galerie. Cet art imprime un cachet d'innocence à la physiologie des hommes.

On dit que, pendant ces journées mémorables de Juillet, les joueurs de boules des Champs-Élysées ne quittèrent pas un seul instant leur bien-aimés partis. Il n'y a plus de joueurs de boules aux Champs-Élysées. A la place du "cochonnet" exalté de si captivantes émotions s'élève maintenant le plus laid palais qui soit dans l'univers. Tout s'en va.

Les joueurs de boules sont dispersés comme cette nation juive dont Abasvèrus, notre héros, est le type symbolique.

Les uns travaillent au Ranelagh, les autres dans les terrains de Beaujon, Avenue du Bel-Air, auprès de Saint-Mandé, on peut voir un attendrissant spectacle : une dame, une seule, supérieure à son sexe, est admise au jeu de boule. Elle dépense à ce passe-temps hygiénique la grâce, la réverie, l'intelligence, la délicatesse, le charme, la pudeur et la tendresse qui sont l'apanage de son sexe.

Je m'adresse ici à la conscience du peuple : cela ne vaut-il pas mieux que de transformer le toit conjugal en théâtre de mélodrame ?

La musique, selon les anciens, pouvait bâtir des villes et civiliser les populations sauvages. En nos temps modernes, de